

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 6 Octobre 1888

GUET-APENS

PREMIÈRE PARTIE

LE SURSIS

II

 N vit apparaître un jour à Garches, vers la fin de l'été 1850, une vieille femme déguenillée, recroquevillée, aux yeux durs, à la bouche mince à chaque coin de laquelle s'enfonçaient de toutes petites rides. Courbée et boitillante, elle se mit à demander l'aumône de porte en porte. Personne ne l'avait jamais vue. Aucun des habitants ne la connaissait. C'était la première fois qu'elle venait dans le pays. Elle traînait derrière elle, attachées à ses jupes, deux petites filles de quatre à cinq ans toutes les deux, très brunes, se ressemblant beaucoup, silencieuses, la figure émaciée, extrêmement jolies, malgré leur allure timide et sauvage. La mendiante fit une bonne recette. Les bébés lui portaient bonheur. Elle trouva le pays à son goût, sans doute, car elle s'y installa.

Il y avait, au bout de Garches, dans les champs une grange inhabitée, ouverte à tous les vents, nid de fièvre et de pleurésies. Ce fut là qu'elle s'établit. Elle y fit deux lits avec des bottes de paille et des loques, le premier pour elle, l'autre pour les fillettes. Et à dater de ce jour, elle sortit régulièrement pour mendier. Traquée d'abord par la police dans les villages où la mendicité est interdite, on finit par la laisser tranquille. Non que ses rides, sa vieillesse et ses yeux flamboyants inspirassent la sympathie, et avait l'air d'une sorcière jetant de mauvais sorts, mais les enfants étaient si jolies dans leurs hâillons, malgré leurs cheveux en désordre dans le dos et sur le front ; malgré la bise déjà froide qui rougissait et brûlait leurs pommettes, leur arrachait des larmes et bleussait leurs petits nez délicats ; malgré la repoussante saleté dans laquelle la mendiante les laissait croupir, que ce n'était qu'un cri de pitié et de colère, aussi sur leur passage, quand la Thibaude, c'était le nom de la vieille, traversait les rues de Saint-Cloud, de Vaucresson, de Suresnes, de Rueil, de Bougival, de Puteau :

— Oh ! les gentils anges ! Mais quelle mégère !

Elle s'en allait boitant, fuyant quand même les sergents de ville, s'arrêtant aux portes des villas et débrouillant :

— *Pater noster qui es in celis, santificetur nomen tuum*, c'est pour les petites, ma bonne dame, c'est pour les petites, mon bon monsieur. Ce n'est pas pour moi !

On lui jetait du pain qu'elle mettait dans un sac, des sous qu'elle glissait dans sa poche, puis elle s'adressait à une autre maison, pendant que les bébés trottaient affamés et toujours muets. On sut bientôt leurs noms à toutes les deux. Elles s'appelaient Lucienne et Claudine. A en juger par leur âge et à leur ressemblance, elles devaient être les sœurs, et mêmes sœurs jumelles. A Garches, on s'en inquiéta. Le mystère dont la Thibaude s'entourait paraissait louche. Des histoires d'enlèvement d'enfants coururent le village. La vieille fut interrogée. Elle refusa de répondre. On la menaça de l'envoyer en prison pour vagabondage et d'enfermer les petites dans un hospice d'enfants trouvés. Alors, elle se décida à parler :

— Lucienne et Claudine sont mes petites-filles. Elles s'appellent Thibaude, comme moi, du nom de leur père. Il est mort, le père et la mère aussi. Et, comme ils me nourrissaient, j'en suis réduite à mendier. Est-ce ma faute si je n'ai pas cent mille livres de rente ?

On vérifia sa réponse. Il se trouva qu'elle était

exacte. On avait donc affaire à une pauvre vieille, non à une voleuse d'enfant. Claudine et Lucienne étaient malheureuse avec elle. Petites martyres, s'il en fut ! Elles les réveillaient durement le matin, alors que, malgré le froid, la neige à gros flocons, la pluie à torrents et les rafales du vent aigu, elles dormaient à poings fermés sur leur grabat, les cheveux emmêlés de brins de paille. Elle les secouait, n'ayant point pitié de leur sommeil !

— Allons, à bas, sortons, fainéantes. Il faut mendier.

Et le ventre vide, ou parfois, jour de fête ! grignotant une croûte de pain, elles partaient par tous les temps. Lorsqu'elles pleuraient, sous la gelée des matinées ou des soirées de décembre, la Thibaude les battait.

— Il faut mendier ! C'était son mot. Est-ce que vous croyez qu'on me ferait l'aumône, à moi, si j'étais seule ? Ah ! bien oui, on me laisserait dans mon trou crever de froid et de faim, parce que je suis vieille. Personne n'a compassion des vieux, à présent. Vous, vous êtes gentilles. Les enfants, ça émeut encore les bourgeois. Et ils donnent ! Marchez ! Oh ! je ne vous empêche pas de pleurnicher ! Plus vos yeux sont rouges, plus on vous plaindra. Plus on vous plaindra, plus nous ferons de bonnes recettes.

Sans souliers, sans bas, dans les ronces des sentiers forestiers, sur les pierres des chemins de traverse, dans la boue des champs, elles rentraient souvent les pieds ensanglantés, et si fatiguées, si fatiguées, les pauvrettes, qu'elles tombaient sur leur lit et tout de suite s'endormaient, n'ayant même pas la force de manger. Alors, le lendemain, elle était bien obligée de laisser les enfants au logis et de partir seule. Elle fermait la porte, ne se souciant ni de leurs cris ni de leurs larmes quand elles se verraient abandonnées et ne rentrait qu'à la nuit. Elle les retrouvait blotties dans un coin, la gorge sèche à force de sanglots, dans un état nerveux inexprimable, épouvantées par les ténèbres qui les enveloppaient, par le silence même de la nuit, ou hurlant avec le vent qui sifflait, lamentable par les ouvertures des murailles, des lucarnes et de la porte !

— Avez-vous fini de geindre ? sale engeance ! Et dire qu'à mon âge, c'est encore moi qui suis obligée de vous nourrir ! Est-ce que je ne devrais pas me reposer, moi ?

La grange était isolée dans la plaine, loin des dernières maisons de Garches. Les cris des petites n'étaient pas entendus. Et quand la vieille battait plus fort, personne ne venait pour l'arrêter. Un matin, les enfants se réveillèrent côte à côte. L'hiver était passé. Mai étalait ses prairies plus vertes, ses premières feuilles naissantes. La lucarne par où la brise froide, tant de fois pendant la cruelle saison, leur avait apporté des frissons qui faisaient claquer leurs dents, la lucarne tout ensoleillée, envoyait ce matin là un rayon clair de chaleur et de gaieté, dans lequel dansaient des essaims d'insectes infiniment petits. La campagne, tout autour, était emplies de cris d'oiseaux qui volaient à leurs nids, à leurs amours. Et sur la jolie figure des enfants, un vague sourire de bien-être s'épanouissait. Elles avaient eu si grand froid ! Et il était si bon de se sentir réchauffée ! Près d'elles, sur ses loques, la vieille, jaune et ratatinée, ne bougeait pas.

— Elle dort, murmure Lucienne.

— Oui, elle dort. Ne la réveillons pas !

Et elles se serrèrent l'une contre l'autre, culaient en dessous un regard craintif et malicieux vers la mendiante, pour épier le moindre de ses gestes, pour surveiller son sommeil.

Des heures se passent. Les petites sont surprises. Jamais la Thibaude ne les a laissées tranquilles ainsi. Tous les jours, à cette heure-là, elles sont depuis longtemps par les routes et les villages, des larmes dans leurs yeux, la main tendue, la prière aux lèvres.

— Quelle chance, elle dort toujours ! fait Lucienne.

Et elle avance hors des guenilles, sa tête ébouriffée, pour regarder la Thibaude, pareille à un oiseau qui hasarde hors du nid le bec jusqu'aux yeux. La Thibaude repose. Elle reposera toujours. Elle est morte. A la fin, ce sommeil, cette immobilité les effrayent. Elle se lèvent s'approchant, la touchent. Elle est froide. Elles ne

savent pas ce que c'est que la mort, et pourtant elles comprennent. L'instinct les avertit. Elles pleurent, appellent :

— Grand'mère ! Grand'mère !

Ce n'est pas le chagrin qui les fait pleurer, c'est l'effroi que leur inspire ce cadavre, avec ces yeux sans regard qui, tant de fois les ont fait trembler ; ces mains raides et inertes dont elles sentent encore les derniers coups sur leurs joues et leurs épaules ; ces lèvres blêmes qui les menaçaient si souvent. Elles sortent de la grange et fuient par le village criant :

— Grand'mère ne bouge plus !

On les entend. Des voisins accourent. C'est vraie la vieille a rendu l'âme pendant la nuit. Les deux fillettes sont seules à présent, dans la vie. Que deviendront-elles ! A Garches, leur gentillesse a fondu plus d'un cœur. Que de fois, sur leur passage, elles ont entendu, sans comprendre :

— Comme elles sont gentilles et que c'est dommage !

Dans les rares fois où la Thibaude était partie seule pour ces courses vagabondes, et où Claudine et Lucienne avaient pu sortir, elles avaient vu rôder aux alentours de la grange, des petits garçons à l'allure éveillé, qui cherchaient à entrer en conversation avec elles. Sauvages, les petites s'y refusaient et rentraient bien vite. Malgré tout, les enfants s'étaient habitués les uns aux autres. Il y avait là trois petits garçons qui, tous les soirs et tous les jeudis et les dimanches, essayaient de nouer connaissance. Deux, Pascal et Henri, étaient les fils de l'horticulteur Doriât. L'autre était le fils unique du fermier Bourreille. C'était bien souvent la même antienne, chez Bourreille, comme chez Doriât.

— Si tu savais, papa, si tu voyais, maman, disaient Pascal et Henri, comme Lucienne est gentille.

Et chez le père Bourreille, le refrain, chanté par Gauthier :

— Si tu savais, papa, comme Claudine est bonne !

Après la mort de la Thibaude, Pascal, Henri et Gauthier furent navrés. Ils ne jouaient plus. Ils ne riaient plus. Ils avaient les yeux gros. Est-ce que Claudine et Lucienne allaient partir ? Est-ce qu'ils ne les reverraient plus ? Un jour, en rentrant dans sa pépinière, c'était le lendemain de l'enterrement de la mendiante, Doriât dit à sa femme :

— Ils ont raison les enfants d'avoir le cœur à l'envers. Elles sont gentilles, les petites. Est-ce que tu crois que cela nous coûterait beaucoup si nous adoptions l'une des deux ? Nous n'avons qu'un des garçons.

Marie Doriât, une jolie femme à figure énergique et douce tout à la fois, ne put s'empêcher de rire et sauta au cou de son mari.

— Quel brave homme que tu es, et comme j'ai raison de t'aimer !

— Tu consens ? C'est que nous ne sommes pas riches, et une bouche de plus à nourrir, ça compte à la fin de l'année.

— Tu ne t'en apercevras pas, je te le promets.

— Alors, c'est entendu ? Tu veux bien de Lucienne.

— Oui. Apprends toi-même la nouvelle à tes fils. Je ne sais pas ce que nous réserve l'avenir et ce que plus tard, Lucienne sera pour nous ; mais, en attendant, la joie de tes enfants va te récompenser de ton action.

Chez Bourreille, ce ne fut pas tout à fait la même scène. Bourreille était veuf. Puis il avait toujours passé pour ne pas être très sain d'esprit. Non qu'il fût fou. Loin de là ; mais il avait l'esprit bizarre et la tête exaltée. Il avait dit à Gauthier :

— Va chercher ton amie Claudine et ramène-la chez nous. J'ai besoin d'une vachère. Elle nous servira.

Et cela fut fait ainsi. Les deux sœurs étaient placées, mais Claudine n'entra à la ferme de Bourreille que comme domestique, tandis que Lucienne fut traitée sur le même pied que les enfants, par Doriât et par sa femme.

III

Passons sur les vingt ans qui suivent. Ce sont